violé le pacte constitutionnel, adhère à l'acte du sénat qui déclare sa déchéance, ainsi que celle des membres de sa famille." En moins de trois jours l'empire avait croulé.

Dix-huit lieues séparaient M. de Caulaincourt de Napoléon, il les franchit en cinq heures, et à trois heures du matin il était à Fontainebleau. Pendant ce temps, Napoléon s'était livré tout entier à ses dispositions militaires. Le mouvement des troupes avait commencé. C'est sur la capitale qu'il veut décidément marcher; il espère que le bruit du canon réveillera l'amour-propre national. Il s'est couché bercé par de glorieuses illusions; depuis quelques heures il repose dans la sécurité du succès. L'aide de camp de service l'éveille et lui annonce l'arrivée du duc de Vicence; ce dernier est introduit sur-le-champ.

— Eh bien! Caulaincourt, avez-vous vu l'empereur de Russie?... Quelle nouvelle?

— Sire, tout n'est pas perdu.

—Ah! ah! s'écria Napoléon, je savais bien qu'ils y regarderaient à deux fois.

— Sire, poursuivit le duc, j'ai obtenu de l'empereur Alexandre des paroles satisfaisantes: il y a en ce moment dans le conseil des souverains alliés un retour favorable aux intérêts de Votre Majesté. Le parti des Bourbons a perdu tout le terrain qu'il avait conquis; mais... sire... un sacrifice, un grand sacrifice est demandé à Votre Majesté....

— Un grand sacrifice, dites-vous? répète Napoléon en se dressant avec vivacité sur son lit; et... quel est ce sacrifice?....

— Sire... l'abdication de Votre Majesté, répondit le duc d'un ton très-ému.

— Mon abdication! s'écrie l'empereur avec une singulière inflexion de voix. Allons donc, Caulaincourt, vous vous trompez! c'est impossible! Vous avez mal compris!

— Pardonnez-moi, sire; les souverains alliés l'exigent, et... je viens, de leur part, la demander à Votre Majesté.

—C'est impossible, vous dis-je! s'écrie de nouveau Napoléon.

Et ses regards restent fixes, les traits de son visage se contractent, ses lèvres pâlissent, ses mains sont agitées par une crise nerveuse; il ne peut plus parler, l'indignation le suffoque. Caulaincourt, debout et au chevet de son lit, répète, les yeux baissés et d'un ton presque suppliant:

—Votre abdication, sire; elle est nécessaire.

Tout à coup, rompant le silence qui a régné un moment, Napoléon reprend d'une voix éclatante:

— Ils me demandent mon abdication... à moi!....Ignorent-ils donc que je suis ici à la tête de cinquante mille hommes, et que c'est plus qu'il ne me faut pour les exterminer?... Ce n'est qu'un contre cinq! Les ai-je jamais battus autrement?... Toutes les chances sont encore pour moi!.. .Mais, dites-moi, Caulaincourt, ajouta-t-il d'un ton plus calme et avec un sourire plein de mépris, il faut que ces gens-là ignorent que j'ai là les braves de ma garde. Le repos a doublé leur courage, la vengeance le triplera. Nous avons des munitions!... Caulaincourt, croyez-le bien, on n'arrache pas ainsi la couronne du front d'un souverain, quand cette couronne est étayée par cinquante mille baïonnettes françaises!... Ils sont fous! vous dis-je. Ne me parlez plus d'abdication! Demain, je marcherai sur Paris. Duc de Vicence, vous devez avoir besoin de repos; allez: demain vous saurez ce qu'il faudra faire. Les fous! répéta-t-il encore; est-ce que je suis un roi de souche, moi?

Cependant, le 4, Napoléon a fait prévenir les maréchaux que le quartier général impérial va être transféré entre Ponthierry et Essonne. La veille, il a manifesté aux généraux qui commandent les divisions du corps d'armée de Macdonald le dessein de marcher sur Paris; mais ceux-ci, effrayés des conséquences qui peuvent résulter de cette disposition, se sont rendus le soir auprès du maréchal, pour le supplier de venir avec eux le lendemain trouver l'empereur et tâcher de le faire renoncer à ce projet.

A l'heure ordinaire de la parade, Napoléon descendit dans la cour du *Cheval blanc*. Après le *défilé*, qui eut lieu comme de coutume, les principaux officiers de l'armée le reconduisirent dans son appartement; les princes de Neufchâtel et de la Moskowa, les ducs de Dantzick, de Reggio, de Tarente, de Bassano, de Vicence, le comte Bertrand et plusieurs autres entourèrent l'empereur; quelques-uns lui firent de respectueuses observations sur le projet qu'il avait de marcher sur la capitale. Napoléon les écouta en silence. Un coup d'œil lui avait suffi pour juger de leurs dispositions. C'en est assez pour lui: il abdiquera, mais en faveur de son fils et de l'impératrice régente.

—Messieurs, dit-il en passant subitement de la plus violente exaspération au calme le plus stoïque, attendez!

Il entre précipitamment dans son cabinet, se jette devant son bureau et écrit l'acte suivant:

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France, et même la vie, pour le bien de la patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la régence de l'impératrice, et du maintien des lois de l'empire.

« Fait en notre palais de Fontainebleau, le 14 avril 1814."

Après dix minutes, il revient tranquillement dans la galerie, et présente lui-même aux maréchaux son acte d'abdication en leur disant avec indifférence:

— Voilà, messieurs: j'espère que vous serez contents.

Et d'un geste plein de dignité il les congédie.

Les maréchaux Ney, Macdonald et le grand écuyer sont chargés par Napoléon d'aller porter cet acte à Alexandre. Chemin faisant, ils doivent prendre et s'adjoindre Marmont, dont le quartier général est toujours resté à Essonne.

Le colonel Gourgaud était allé, dans la matinée, porter des ordres au duc de Raguse; il revint en toute hâte d'Essonne, et annonça que le maréchal avait quitté son poste; qu'il avait traité avec l'ennemi; que ses troupes, mises en mouvement par des ordres inconnus, traversaient en ce moment les cantonnements des Russes, et que Fontainebleau restait à découvert.

Cette nouvelle causa à Napoléon une sorte d'éblouissement; il n'y voulait pas croire; ses idées se heurtaient, et il ne cessait de répéter ces mots d'un accent concentré:

— Marmont n'a jamais manqué à l'honneur!... Marmont ne saurait se déshonorer ainsi!... Marmont est mon frère d'armes!....

Mais bientôt il ne lui fut plus possible de douter de la défection du maréchal; alors son regard devint fixe, il s'assit, et resta plongé dans de sombres pensées:

— Lui! mon enfant! mon élève! répéta-t-il encore en appliquant ses deux poings fermés sur son front brûlant. Un trait pareil de la part de celui avec qui j'ai partagé mon pain! L'ingrat!... Il sera plus malheureux que moi!

Depuis quelques jours, trop de cruels sentiments avaient déchiré le cœur de Napoléon pour qu'il ne sentit pas le besoin de les épancher. C'est à l'armée, c'est à sa garde qu'il veut confier de telles douleurs. Il prend la plume, et, en proie à une agitation fébrile, il écrit:

« Ordre du jour. Fontainebleau, le 5 avril 1814.

« L'empereur remercie l'armée pour l'attachement qu'elle lui a témoigné, et principalement parce qu'elle reconnaît que la France est en lui, et non pas dans le peuple de la capitale. Le soldat suit la fortune et l'infortune de son général: c'est son honneur, sa religion. Le duc de Raguse n'a point inspiré ce sentiment à ses compagnons d'armes: il a passé aux alliés! L'empereur ne peut approuver la condition sous laquelle il a fait cette démarche; il ne peut accepter la vie et la liberté de la main d'un sujet.

« Le bonheur de la France paraissait être dans la destinée de l'empereur. Aujourd'hui que la fortune s'est décidée